

Jeudi 18 avril 2024.

Interview de Philippe VACHETTE réalisée par Denis PLAZE.

DENIS. *Bonjour Philippe, merci de me recevoir en ton domicile de Chambéry. Mylène ton épouse vient de s'absenter et nous entamons notre échange. Celui-ci va tourner autour de trois questionnements : tout d'abord sur ton enfance, tes études et ton parcours dans le scoutisme, ensuite ton histoire de vie en tant qu'adulte, enfin et surtout, le scoutisme a-t-il influencé ton parcours de vie et auquel cas, de quelle manière ?*

Mais tout d'abord une question préalable, peux tu me suggérer un terme qui te caractérise ?

PHILIPPE. Je pense être avant tout un créateur, d'entreprises, en particulier très sensible aux questions sociales et environnementales.

DENIS. *Je reviens sur ma première question comment s'est passé ton enfance ?*

PHILIPPE. Je suis né en janvier 47 donc j'ai 77 ans, ma famille était installée à Saint Cloud en banlieue ouest de Paris.

C'était à l'époque, une banlieue ordinaire et dans la résidence où nous étions, il y avait déjà pas mal de scouts, notamment du fait que c'était le lieu de résidence de Michel MENU figure emblématique du scoutisme de l'époque (nous habitions dans la même résidence). Donc à l'âge de 7 ans j'ai été naturellement entraîné dans le scoutisme en tant que Louveteau avec Paul l'un des quatre fils de Michel MENU. Paul est resté un très grand ami proche je l'ai encore eu ce matin au téléphone. Mon père n'avait pas fait de scoutisme et il était tout à fait loin de ce genre de choses mais il a tout de suite senti que c'était bien pour ses enfants. Donc il en a fait la proposition à mon frère aîné et moi j'ai suivi derrière.

Je garde beaucoup de souvenirs marquants de cette période de scoutisme je pourrai en parler toute la journée. Je me souviens d'activités d'aventure qui ne sont plus envisageables aujourd'hui. Je ne savais pas nager parce que chez moi on n'était pas très plein air. J'ai plus ou moins appris à nager dans un étang sous les conseils de ma cheftaine. C'était avant tout l'école de la débrouillardise. C'est à cette époque également que j'ai pris conscience de ce qu'était la mort parce qu'un garçon a appris pendant un camp de Louveteau la mort de son grand-père. Il était très affecté, moi j'avais déjà perdu mes grands-parents depuis trois ou quatre ans. C'était la première fois que j'entendais, que je visualisais à travers quelqu'un qui était en peine ce que pouvait être le concept de la mort.

Puis je suis naturellement passé avec Paul dans la branche éclaireur à la troupe scoute de la deuxième Saint-Cloud.

Il se trouve qu'à cette époque, mon père m'avait scolarisé dans un collège religieux éloigné de Saint Cloud parce que ma mère était malade et nous étions une famille de six enfants, deux garçons et quatre filles. Ma mère est décédée, j'avais 15 ans et demi elle avait un cancer et les cancers se soignaient beaucoup moins bien à l'époque. Pour autant, je garde un excellent souvenir du collège de Vernon qui était certes un peu éloigné et où j'étais pensionnaire à la semaine. C'était un collège libéral où j'ai appris beaucoup. J'avais donc une activité scoute qui ne pouvait prendre place que du vendredi soir ou parfois du samedi après midi au dimanche soir. Il y avait également une troupe scoute dans l'établissement de Vernon mais j'avais choisi de rester dans la troupe de Saint Cloud où j'avais à la fois des amis et des connaissances et cela m'allait très bien. Cependant, j'étais toujours un petit peu « tiraillé » en terme de temps disponible et les fins de semaine il fallait que je rejoigne ma troupe toujours très rapidement pour participer aux sorties. J'ai toujours le souvenir d'avoir du souvent « cavalier » pour pouvoir participer à l'ensemble des activités de l'année. Mais ça a duré cinq belles années. Compte-tenu de cette disponibilité partielle, je ne pouvais pas exercer la responsabilité de chef de patrouille, j'étais second.

La proximité de Michel MENU influait beaucoup sur le scoutisme que nous pratiquions, aussi nous nous sommes engagés dans la démarche Raiders qui était très exigeante. Nous avons obtenu la qualification Raider, je ne sais plus quelle année mais c'était à l'occasion d'un camp d'été dans les Alpes.

Je me souviens également de mon deuxième camp scout (éclaireur) qui était en Dordogne, le premier c'était en Alsace. Je garde, parmi de nombreux exemples un souvenir esthétique d'une veillée où il y avait un très beau coucher de soleil. Comme c'était début juillet le soleil se couchait tard donc une lumière absolument magnifique éclairait un château en hauteur contigu à notre camp. Ce fut un choc esthétique incroyable, je me sentais touché par une espèce de grâce qui incitait à la prière. Moi j'étais un urbain donc je ne voyais pas des couchers de soleil tous les soirs à Saint Cloud...

Ce camp en Dordogne m'a beaucoup marqué. Nous avons entrepris de descendre la rivière sur des radeaux fabriqués avec des chambres à air de camions. Avec notre société en recherche de sécurité absolue, pourrait-on vivre la même aventure aujourd'hui ?

Nous avons fait des « installations » et en particulier une parabole faire de perche de bois et de lisses tendues avec des cavaliers à proximité du mât des couleurs. Ça

ne servait à rien mais cela était un vrai apprentissage esthétique et un succès manuel.

J'ai découvert la montagne à l'occasion de mon 4e ou 5e camp, c'était dans les Pyrénées au pied du Pic du Midi d'Ossau au bord d'un lac. Ce fut une révélation qui a marqué toute ma vie et mes choix de vie, en particulier la pratique de l'alpinisme et la décision des années après de nous installer en Savoie.

Ensuite quand est arrivé le moment des routiers il y a eu un petit moment de flottement et d'hésitation. Mais il y avait un groupe routier, je sais plus comment on appelait ça, un clan routier et j'ai dû y faire pendant deux ans de suite des activités. Mais cette période (fin des années 60) était le début de ma vie universitaire.

De ce fait, je me suis petit à petit détaché des activités du clan qui demandaient une certaine disponibilité que je n'avais plus. Cependant, j'ai dû faire plusieurs fois des camps d'été avec les routiers. Je me suis également investi comme assistant de chef de troupe et j'ai encadré plusieurs camps d'été. Je me souviens en particulier avoir encadré pendant quinze jours un camp en Bretagne. Dans cette même période (1970) je me suis formé à l'animation avec la fédération Léo Lagrange, cela s'appelait déjà le BAFA, il me semble. Mon objectif était de financer mes études en devenant animateur dans des centres de vacances, je venais de me marier avec Mylène (ma voisine et la fille de Michel MENU). A l'époque, les formations scouts ne créaient pas d'équivalence du diplôme BAFA.

J'ai le souvenir de plusieurs personnalités scouts marquantes de cette époque, en particulier naturellement et surtout de Michel MENU et de sa famille. Michel MENU qui est devenu mon beau père à l'âge de 24 ans lors de notre mariage avec Mylène.

J'ai pu percevoir (de loin) les débats et crises du scoutisme de cette époque chahutée sans en percevoir clairement les enjeux. Si l'expérience Raider était enthousiasmante, elle construisait une élite du scoutisme (ce qui sur d'autres plans était éloigné de mes valeurs sociales). Il me semble que la réforme pédagogique profonde par la séparation des deux tranches d'âge Rangers/Pionniers a été bénéfique au mouvement scout le rendant « mieux inscrit dans son époque ». Cela a permis de retenir les aînés.

J'ai passé le premier bac dans mon lycée de Vernon dans l'Eure. Pour le second bac (philo) mon père m'avait fait revenir au lycée de Saint-Cloud, il considérait que cela ferait une bonne transition avec l'université. En octobre 1965, je suis rentré à l'université de Nanterre en géographie. L'université de Nanterre venait à peine d'ouvrir et était encore un immense chantier. Je me souviens de la construction du métro qui coupait le campus en deux par une immense tranchée, on l'enjambait par

des passerelles on avait toujours des chaussures chargées de boue, c'était un chantier immense. C'était également « un chantier des idées » et c'est de cette ébullition là qu'est né en mars 68 le mouvement dit du 22 mars. J'étais déjà assez engagé et j'ai participé à un certain nombre d'événements en 1968, j'ai quand même passé ma licence, je ne sais pas comment...

En septembre 1968, je suis entré à « Sciences Po » Paris en économie finance tout en essayant de préparer une licence d'économie. Pendant ces deux années à Sciences Po, je circulais en mobylette et je gagnais ma vie notamment en faisant la distribution de journaux gratuits.

Puis je me suis engagé dans un troisième cycle en économie agricole à l'IDES, l'Institut du Développement Économique et Social, tourné sur les problèmes de l'économie des pays du tiers monde.

A l'époque on faisait ce qu'on appelait des thèses de troisième cycle et j'ai eu la chance de faire sur deux ans une thèse de troisième cycle avec René Dumont personnalité pionnière de la réflexion et de l'action écologique et de « l'utopie réaliste » qui m'a beaucoup marqué.

J'ai eu également comme enseignant Raymond Barre qui faisait les cours d'économie politique classique à Sciences Po. Il était un peu « somnifère » mais ses polycopies étaient claires et de très haute tenue. Bénéficier des enseignements de ces deux personnes a constitué pour moi une réelle chance.

DENIS. *Passée cette période d'enfance, d'adolescence et de jeune étudiant, après t'être marié, quels ont été tes choix de vie d'adulte ?*

PHILIPPE. Mes études étant achevées, nous avons vécu une première période africaine.

C'était en 1970, nous sommes partis Mylène et moi en coopération au Niger comme volontaires du service national, dans une préfecture de brousse Tahoua dans la région de l'Ader Doutchi Maggia à 600km de Niamey à mi-chemin vers Agades. A cette époque les volontaires avaient la possibilité de venir en couple il va sans dire que le conjoint n'était pas pris en charge.

Cette mission répondait bien à ma formation d'économiste et à mes engagements depuis 1964. J'avais commencé à découvrir ce qu'étaient les premières actions « tiers-mondiste ». Bien sûr, ma proximité avec René DUMONT avait conforté cette orientation.

C'était un endroit passionnant, une zone de contact entre le peuple Touareg et Peulh nomade/éleveurs et le peuple Haoussa sédentaire. J'y ai fait des analyses agro-économiques en tandem avec un autre coopérant, agronome.

Notre mission consistait à vérifier si les financements internationaux sur six ans qui concernaient essentiellement des retenues collinaires pour l'irrigation avaient apporté des avancées réelles dans la culture, l'emploi, les revenus et le niveau de vie des agriculteurs. Nous sommes restés 16 mois et notre premier enfant est né au Niger

Nous sommes donc rentrés à Noël 71, j'ai cherché du travail à partir de Grenoble. Sur le conseil de Bernard ROSIER, un ami universitaire professeur d'économie j'ai contacté un cabinet conseil en aménagement : Sogeta-Sogreah qui correspondait bien à ma formation et à mon expérience africaine. Cependant, ayant perdu plusieurs gros contrats, les dirigeants se séparaient de plusieurs collaborateurs et le moment n'était pas propice à l'embauche. Cette période a été très intéressante avec une vie particulièrement frugale. Je faisais donc en attendant plusieurs petits boulots et notamment en usine.

Au bout de huit mois, nous quittions Grenoble pour Besançon où j'avais enfin trouvé un emploi correspondant à mes motivations dans un bureau d'étude économique publique, rattaché à la préfecture de région. Nous aidions les collectivités locales dans l'élaboration de leurs politiques économiques. J'exerçais le métier de chargé d'études économiques pour lequel je m'étais formé. J'y suis resté quatre années. C'était l'époque de « l'affaire LIP ». Mylène et moi avons été impliqués pour soutenir concrètement la coopérative LIP à travers notre engagement dans le mouvement « Vie Nouvelle ».

Nous avons appris alors que ce mouvement trouvait une partie de ses racines dans le scoutisme, en particulier à un moment de crise pendant la guerre d'Algérie.

Nous avons rencontré ce mouvement à travers deux dominicains : Henri BURIN-des ROSIER et Jean RAGUENES. Jean était à l'époque prêtre ouvrier. Je pense que ces deux religieux ont alimenté intellectuellement l'histoire de l'affaire LIP.

Le mouvement « Vie Nouvelle » était riche de partages : on mettait une partie de nos revenus en commun, 10% si je me souviens bien et nous pouvions accéder à des cycles de formation très divers.

C'est l'époque de la naissance de notre second enfant. C'était également l'époque où je sortais beaucoup en montagne pour pratiquer l'alpinisme. Afin de sécuriser mes sorties et afin d'encadrer des débutants, je me suis formé au sein de la FFME (Fédération Française de la Montagne et de l'Escalade) à l'ENSA (Ecole Nationale de

Ski et d'Alpinisme) à Chamonix d'abord comme initiateur puis comme instructeur en alpinisme.

Au terme de ces quatre années, j'ai été contacté par l'Institut Panafricain pour le Développement (JPD) basé à Douala. Nous avons vécu une expérience très forte au Niger, c'était la poursuite d'une ligne de vie que nous partagions pleinement Mylène et moi. C'était vraiment un choix que nous avons fait ensemble. Donc nous sommes repartis pour un deuxième engagement africain, destination le Cameroun.

Nous avons été surpris ! Ça ne ressemblait en rien au Sahel !

Nous sommes arrivés à Douala dans une région où le climat est infernal parce qu'il y fait très chaud et extrêmement humide. C'est le deuxième endroit où il pleut le plus au monde parce qu'il y a le mont Cameroun, un volcan de 4000 m d'altitude au bord de l'océan. Les masses d'air humide équatoriales qui arrivent se heurtent à la montagne, montent, se condensent et retombent en une pluie incessante. Il pleut presque 8 mètres d'eau par an. Mon asthme a été un vrai handicap.

Pour autant, dans cet Institut international je travaillais avec des équipes très intéressantes. Nous faisions des formations au bénéfice des cadres de la fonction publique de tous les pays d'Afrique francophone et anglophone. Notre objectif était de les faire passer du cadre B vers le cadre A ou de les appuyer dans des démarches de reconversion professionnelle. Nous étions sur des postes de la coopération française mais il y avait également des suisses, des canadiens et surtout beaucoup d'universitaires et de cadres africains. Je me souviens, c'était un des rares endroits en dehors de l'ONU où les cadres africains étaient payés comme les cadres occidentaux.

Nous sommes restés deux ans, notre troisième enfant est né là bas, donc sur quatre, deux enfants sont nés en Afrique.

Mais c'était un milieu de vie qui ne nous a pas convenus du tout, notamment à cause de l'ambiance hyper urbaine et surtout de ce climat très difficile. Mais heureusement, j'avais trouvé avec mes étudiants la possibilité de nous éloigner de la ville pour des études de cas. Nous organisions des stages pratiques de type planification territoriale sur les hauts plateaux Bamiléké à 1200 m d'altitude ce qui nous permettait de bénéficier d'un climat plus supportable voir même agréable.

Sur le plan politique, le Cameroun était un pays hyper stable puisque depuis l'indépendance il n'y avait eu que deux présidents. À l'époque c'était Ahmadou AHIDJO et maintenant c'est Paul BIYA qui était déjà Premier ministre à l'époque où nous y étions.

Il faut dire et c'est peu connu, le Cameroun était un des rares états africains où il y a eu une guerre de libération très meurtrière qui a duré 6 ou 8 ans mais passé sous silence.

L'UPC, l'Union des Peuples Camerounais avait organisé un maquis très important, et notamment le maquis Bamiléké, l'ethnie où se déroulaient nos stages.

En dehors du travail nous avions une vie sociale un peu limitée. Il faut avouer que nous n'étions pas tellement « branchés milieu blanc expatriés ». On a fait partie de quelques groupes chrétiens. Mais souvent, c'était parler de Jésus autour d'un whisky ce qui ne nous convenait pas vraiment.

Moi je travaillais tout le temps. Par contre, après que nous ayons eu notre troisième enfant Mylène a créé un jardin d'enfants qui accueillait une centaine d'enfants le matin et 100 autres l'après midi. Elle a eu un vrai engagement, elle l'a créé Ex Nilo, dans un bidonville de 60 000 habitants qui s'appelle le quartier Nylon, si négligé à l'époque il n'y avait que deux points d'eau pour 60 000 habitants.

Nous arrivions à la fin de mon contrat et nous avons renoncé à le renouveler.

Nous sommes donc revenus en France en 1977. Nos trois enfants grandissaient, l'aîné était né en 1971, il avait donc 6 ans et il était temps de rentrer, pour leur scolarité en particulier. Moi j'étais fan d'alpinisme, Mylène aimait bien aussi et donc nous avons cherché une région proche des montagnes. Nous souhaitions éviter les grandes villes et nous avons considéré que la Savoie et Chambéry répondaient bien à notre cahier des charges.

Par un concours de circonstance, le nouveau maire de Chambéry se dénommait Francis AMPE, il avait fait plusieurs missions en Afrique et en particulier il m'avait précédé à l'Institut Panafricain pour le Développement. Sa fonction de maire nécessitait qu'il se consacre à temps plein à son mandat. Il m'a suggéré de postuler pour prendre sa suite à la direction d'une structure originale : la Maison de la Promotion Sociale.

C'est un ancien maire de Chambéry, à un moment ministre du Général De Gaulle, Pierre DUMAS qui avait créé ce type de structure alors qu'il était secrétaire d'Etat à la promotion sociale. Il avait créé cinq structures de ce type dont deux s'étaient particulièrement développées, celle de Grenoble et celle de Chambéry.

Ces structures étaient paritaires, elles visaient la promotion sociale de tout type de public adulte par le biais de la formation permanente. Nous faisons de l'accueil, nous informons sur l'offre de formation et aidions à la définition de parcours individuels de formation. Nous hébergions également le CNFPT (Centre de

Formation de la Fonction Publique Territoriale) et propositions des formations aux nouveaux élus.

J'ai fait cet intérim pendant cinq ans jusqu'à ce que Francis AMPE, mon prédécesseur, reprenne son poste à l'issue de nouvelles élections municipales qui ne l'avait pas reconduit. Pour l'anecdote, il a procédé à un audit complet sur le fonctionnement de la structure puis est reparti pour une nouvelle mission dans un pays en voie de développement.

Une fois de plus, je me suis laissé envahir par mon travail à la MPS mais nous avons trois enfants et je tenais à être présent à leur côté. J'ai fait beaucoup de montagne, au sein du Club Alpin Français en particulier mais surtout en famille et avec des amis proches. Nous sortions souvent avec un ami de notre famille qui était chercheur au CNRS à Grenoble et était par ailleurs guide de haute montagne. Il avait également des enfants de l'âge des nôtres, nous sortions en montagne et en parallèle nous les aidions à rénover une maison dans l'Oisans. Nous bricolions par mauvais temps puis regagnions les cimes dès le soleil revenu. Nous faisions aussi des randonnées familiales avec 6 ou 8 enfants sur 8 jours de refuges en refuges. C'est à cette période que notre quatrième enfant est né. Juste pour terminer sur la partie enfant, Mylène et moi avons une grande dette morale vis-à-vis du scoutisme qui avait tant contribué à ce que nous étions mais nos enfants n'ont pas eu de vrais engagements dans le scoutisme. Probablement, l'offre était elle à l'époque moins forte, moins visible, moins perceptible. De plus on avait une fille qui elle était beaucoup plus urbaine, qui n'aimait pas du tout ni la montagne ni le plein air, elle était beaucoup plus culture et vie urbaine. De leur côté, les garçons étaient très portés sur l'aventure montagne et le VTT et on a l'impression que ça leur suffisait.

C'est également à cette période que Mylène s'est engagée dans l'alphabétisation, que j'ai côtoyé les partis politiques, le PS puis l'Ecologie ; j'en suis vite revenu... Nous étions également engagés sur plusieurs paroisses de Chambéry.

En 1985, en quittant la direction de la Maison de la Promotion Sociale je m'engage dans une nouvelle étape de mon parcours.

J'ai fait alors un stage de création d'entreprise dans le cadre d'un congé formation. A l'issue, je créais ma première entreprise d'insertion TRIVALOR. A départ j'étais adossé à une entreprise d'insertion bien implantée en Savoie. J'étais le gérant minoritaire de cette SARL axée sur le traitement des déchets, je détenais 35% du capital social.

L'entreprise d'insertion l'ATFJ (Association pour le Travail et la Formation des Jeunes) majoritaire dans TRIVALOR développait de multiples activités. Je lui ai

apporté l'activité de tri et de valorisation des déchets encombrants. Avec l'appui d'Emmaüs on a imaginé et créé une les premières déchetteries du grand sud-est. A cette époque il n'en existait que deux à Bordeaux et une à La Rochelle et aucune dans le sud-est de la France.

Nous sommes partis avec trois salariés mais nous nous sommes rapidement développés. Parallèlement, nous recevions beaucoup de personnes intéressées par le concept, elles venaient chercher des conseils. Au bout d'un moment on s'est dit, c'est quand même du savoir-faire utile et pertinent, on va commencer à vendre ce savoir-faire à travers une activité de conseil, j'avais recruté un ingénieur très impliqué. Mais le conseil d'administration de l'entreprise d'insertion nous a demandé de choisir entre le métier d'exploitant et le métier de bureau d'études. On pensait au contraire que notre grande originalité était de faire deux métiers, d'être « des conseillers aux mains sales » tout en théorisant cette activité.

En 1990 étant minoritaires dans le capital de TRIVALOR, nous avons scindé les deux activités. Avec l'ingénieur que j'avais recruté nous avons pris en main TRIVALOR qui se consacrait uniquement à l'activité bureau d'étude. J'ai aidé à la création d'une seconde entreprise, TRIALP pour gérer les déchetteries et de nouveaux services pour la valorisation des déchets. Ce choix correspondait bien à ma motivation, je me sens plus comme un créateur qu'un gestionnaire au long cours.

Une fois de plus, nous nous sommes rapidement développés. Il y avait très peu de conseillers environnementaux indépendants à l'époque. A la fin de la première année nous étions 7 salariés, l'année suivante nous étions 15 et en 2000 lorsque j'ai quitté l'entreprise nous étions 80. Nous avons créé des agences sur Mulhouse et Toulouse. Aujourd'hui, l'entreprise emploie 400 salariés, elle rayonne sur tout le territoire français et à l'étranger, elle a changé de nom, elle se dénomme désormais INDDIGO et a diversifié son activité de conseil.

Je tenais beaucoup à la dimension sociale et solidaire de l'entreprise et j'avais institué avec l'aide d'un avocat d'affaire un « pacte d'associés » qui est toujours en cours. Ne pouvaient être actionnaires que les salariés. Lors du départ d'un salarié, il avait trois mois pour vendre, au delà il perdait tout. Cela fonctionne depuis 34 ans. Les salariés actionnaires élisent leur conseil d'administration et la présidence de l'entreprise. Quand je suis parti, 42% des salariés était actionnaire. Aujourd'hui, ils sont 52% (pour 400 salariés). J'en tire un enseignement, et un message d'espoir majeur que j'essaie de transmettre aux jeunes : l'argent c'est un superbe levier, c'est un levier absolument indispensable pour toute entreprise mais ça ne peut pas être l'objectif prioritaire. Hélas beaucoup d'entreprises en ont fait un objectif premier,

une finalité et c'est le drame de notre économie. Si on prend l'image du bateau, l'argent ça doit être le moteur, ça ne peut pas être le gouvernail.

J'ai quitté l'entreprise en 2000 car j'étais le plus âgé et je n'avais pas envie de devenir « le vieux con ». J'étais entouré de collaborateurs doués, rapides. Nous avons diversifié notre activité, parallèlement à l'activité de conseil aux maîtres d'ouvrage (AMO), et à la maîtrise d'œuvre nous avons investi le champ du bâtiment sobre et des énergies renouvelables et j'avais créé un département « mobilité » qui se dénommait ALTERMODAL. Bref ça devenait de plus en plus technique, j'avais le sentiment que j'avais atteint mes limites, je répète, je suis plus un créatif qu'un gestionnaire au long cours.

A cette période, un groupe d'industriels savoyards avait créé une structure qui voulait fédérer les éco-industries. Ils m'ont proposé de m'en occuper. Au bout de 18 mois, faute de financement la structure était reprise sous une forme différente.

Dans la foulée, la ville de Chambéry m'a proposé de m'occuper de sa politique « développement durable ». Il y avait un élu dédié, j'étais son bras opérationnel et nous nous entendions très bien. Je l'avais alerté sur mon intention de ne faire qu'un mandat à son côté.

Nous avons beaucoup sensibilisé et engagé de multiples actions. En particulier nous avons créé une centrale photovoltaïque de 100 kilowatts ce qui était une première en France pour une collectivité territoriale. Puis afin de démultiplier la démarche, nous avons créé un fonds d'investissement avec l'appui de la NEF (Nouvelle Economie Fraternelle) qui est une petite banque éthique installée à Lyon. Ils étaient intéressés par notre démarche et souhaitaient s'investir dans les initiatives de citoyens et de collectivités dans les énergies renouvelables en développant le fond « Energie Partagée ». J'en ai été le premier gérant, jusqu'en 2012 date de mon départ à la retraite.

Pendant cette période de préretraite puis de retraite, je me suis investi bénévolement dans différents domaines. Le champ politique d'abord avec les Verts. J'y suis toujours, mais j'ai avec la politique une relation assez distante et parfois compliquée, une année je claque la porte, une année je reviens. J'ai aidé à la création « des chantiers valoristes (ateliers/chantiers d'insertion). J'ai toujours été intéressé par la création de valeur ajoutée à travers des activités respectant la biosphère. Je n'aime pas du tout employer le terme de planète elle va continuer à tourner autour du soleil pendant quatre milliards d'années. Ce qui est grave et menacé, c'est la biosphère, c'est Gaïa. A ce propos, notre ami Albert Camus a dit que « mal nommer les choses c'est participer au malheur du monde ».

J'ai aidé à la création de «J'aime Boc'oh » une conserverie solidaire à partir de récupération d'invendus alimentaires en provenance des grandes surfaces, j'ai été le premier président de cette affaire. Je me suis également impliqué pendant les années 90 dans le jardin du réseau Cocagne « Terre solidaire » qui emploie des personnes en difficulté dans le maraîchage.

Ces dernières années, l'ancien évêque de Savoie Philippe Ballot m'avait demandé de réfléchir à des actions à entreprendre suite à l'encyclique du pape François, « Laudato si' » ayant pour sous-titre « sur la sauvegarde de la maison commune ». Il souhaitait inventorier et encourager des actions pour alléger l'empreinte écologique des diverses activités et organisations de l'église en Savoie. J'ai animé un groupe « Eglise verte ». Rapidement, je me suis impliqué au niveau national, j'y ai appris beaucoup de choses, en particulier avec des protestants qui étaient vraiment des gens formidables.

Avec Mylène, pendant 15 ans nous avons été membres de CVX, « La Communauté de Vie Chrétienne ». Nous y avons créé un groupe/atelier national que l'on a appelé « Chrétien Coresponsables de la Création » (CCC).

Voilà une partie de nos implications d'adultes.

DENIS. *Philippe, je te propose de passer à la dernière question, celle qui motive la démarche de notre association, l'AMAS. En quoi le scoutisme a imprégné ton histoire de vie, tes engagements ?*

PHILIPPE. C'est considérable, essentiel.

Mais d'abord il faut que je te parle à nouveau de Michel MENU. La famille MENU c'est ma seconde famille, à la fois parce que j'ai épousé Mylène leur fille mais aussi de par notre proximité, car elle m'a accompagnée tout le long de ma vie. Une famille que j'ai beaucoup aimée dont j'ai apprécié toutes les qualités tout en étant critique.

Michel MENU était un CHEF mais un chef à l'ancienne. Tu ne discutes pas les directives du chef, tu admires, tu es envouté. Au début de notre mariage nous avons pris de la distance tout en gardant des liens très forts notamment en participant aux GOUM créés en 1990 par Michel. Mylène a fait une quinzaine de raids GOUM, trois ou quatre pour moi. Ça nous a beaucoup occupés à l'époque. Cette démarche spirituelle, communautaire et sportive était très novatrice. Je crois que ça fonctionne toujours très bien. C'est marrant qu'on n'en ait pas encore parlé, mais bon, la page est un petit peu tournée.

C'était quand même quelqu'un d'extrêmement charismatique, moi je reste éminemment admiratif pour ce bonhomme. C'était quelqu'un de totalement exceptionnel par sa force de caractère et sa volonté de fer. Il a dû monter au Mont

Blanc à 70 ans, c'était la troisième, quatrième fois qu'il y allait. Comme je faisais de l'alpinisme à un certain niveau, enfin, je n'ai jamais été une flèche, il appréciait beaucoup ce choix, cela nous avait créé un lien fort. Il m'a appris en particulier qu'à force de volonté, quand on veut, on peut, et il redisait que l'on peut toujours dépasser ses limites.

Il n'aimait pas parler de lui ou que l'on parle de lui. Heureusement, quelqu'un est en train d'écrire sa biographie.

Le scoutisme que j'ai vécu était la fin de l'expérience Raider et l'écho assez lointain des prémisses de la réforme avec les Pionniers. Avec des décennies de recul, je l'ai vécu comme une libération. Nous sommes passés d'un scoutisme que je qualifierais de trop tourné vers les traditions et à mon goût trop militaire. La pédagogie basée sur le projet permanent a été un moteur dans ma vie, mon parcours l'atteste. Pour moi, le projet qui précède l'action est le plus important. Le projet, c'est le fait de bâtir ensemble, à partir d'une idée commune, de rapprocher les hommes et les idées, le gérer dans la durée ça m'intéresse moins. Je préfère passer la main et me lancer dans autre chose.

Le scoutisme m'a également tourné vers les plus pauvres, l'Afrique, les publics en insertion par exemple.

Le scoutisme a conforté ma foi et contribué à développer ma spiritualité. La prière scoutie par exemple est, et a été pour moi un véritable ancrage, une référence aux valeurs que j'avais adoptées. Les fins de veillées au camp m'ont appris à aimer et à considérer comme sacré le silence après la prière.

Il m'a appris à vivre en collectivité, la solidarité, à être tourné vers les autres et à avoir le sens du service aux autres.

Il a construit chez moi le goût de la nature, j'avais travaillé chez un oncle paysan qui m'avait éveillé à plein de choses vitales mais le scoutisme a été l'école pratique de la nature en développant le sens de l'observation et la débrouillardise. Je trouve là les racines de mes engagements en faveur de l'écologie. Et puis c'est le scoutisme qui m'a fait découvrir la montagne et le sens de l'effort que sa pratique exige.

J'ai oublié de parler des activités et des habiletés manuelles si importantes pour les urbains que nous étions. J'ai eu la chance d'avoir des chefs qui avaient une expertise en matière de froissartage. Moi j'ai adoré ça et je le pratique encore. Par exemple, travailler avec une plane. Je trouve que c'est un outil extraordinaire qui est très peu connu.

C'est déjà pas mal en termes d'apport. Mais j'ai oublié un point très important : un optimisme de fond je pense, la foi dans la vie cela a été pour moi et reste un moteur puissant.

Je sais que le scoutisme créé aussi quelques travers. Je pense en particulier à la culture du chef qui nous place ensuite souvent dans des positions de leadership, le manager systématique. Cela peut être vécu comme une qualité mais ça peut être vécu aussi comme des gens qui prennent beaucoup de place. Pour moi, le chef trouve sa légitimité par son ascendant moral et son grand sens du service et non pas par son statut.

J'ai aussi un regret. Alors que je pense avoir eu une vie bien remplie avec de multiples engagements, c'est le regret de ne pas m'être investi en tant qu'adulte dans le scoutisme. Je sais que ce mouvement extraordinaire est limité par sa capacité à trouver des encadrants. Mais il ya eu des ruptures géographiques, les ruptures africaines en particulier.

Pour finir notre entretien, il me vient une réflexion : Peut être cette écologie opérationnelle et solidaire est elle un des principaux bénéfices que nous tirons du scoutisme !